

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Annexe **Le miroir du silence**

Věra Linhartová

Volume 22, numéro 4 (130), juillet-août 1980

Et la poésie?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Linhartová, V. (1980). Annexe : le miroir du silence. *Liberté*, 22(4), 130-133.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Annexe

LE MIROIR DU SILENCE

Věra Linhartová

NOTE : Le texte que voici a été écrit spécialement pour la Rencontre de 1979. Cependant, faute de temps — et comme, depuis toujours, les organisateurs ne sollicitent pas une communication de la part de chacun des participants — il n'a pas été lu aux assises du Mont-Gabriel. Věra Linhartová a toutefois eu l'amabilité de nous le proposer quand même ; nous avons donc reçu « le Miroir du silence » quelques semaines après la clôture de la Rencontre. Nous sommes heureux de pouvoir le publier ici.

Je n'ai jamais su ce que c'était que la poésie ; encore moins, si j'avais ou non quelque droit de cité dans ce domaine indéfinissable. Pendant assez longtemps j'ai cru que l'exercice de la poésie était pour moi le seul moyen qui m'eût permis de me retrouver dans ce monde, parfaitement illisible, chaotique. A présent, il me semble plutôt que, contrairement à mon espoir d'autrefois, je dois accepter cette évidence : la poésie n'est pas un moyen de salut, ni une panacée qui puisse assurer mon bien-être dans le monde. Son empire est beaucoup plus limité, en même temps qu'infiniment plus vaste.

L'efficace de la parole poétique opère rarement à l'égard de celui qui fut son médiateur. Plus juste est la parole à travers laquelle une réalité sans nom cherche à être exprimée, et plus cette expression devient impersonnelle, anonyme, universelle. Il n'y a lieu de tirer aucune vanité, ni d'espérer aucune satisfaction, aussi passagère qu'elle soit, d'une chose qui ne m'appartient pas, dont les origines remontent sans doute à un événement antérieur à toute mon expérience vécue, dont les buts se perdent au-delà de mon horizon. Car la poésie commence là seulement où le moi s'est tu.

Ce que j'appellerais, bien improprement, la malchance du poète, c'est le fait d'être constamment sollicité par quelque chose d'autre, par quelque chose de différent de ce qu'il a devant les yeux, par un appel qui le détourne de la vie immé-

diate ; alors que c'est justement cette vie immédiate qu'il tente de saisir, pour l'appréhender dans sa spontanéité, pour la restituer intacte. Là où il aimerait toucher du doigt, il lui faut prendre le détour de la parole. Et la parole — tout à la fois trop rigide, lorsqu'elle s'appuie sur la carcasse de la logique, ou trop floue, lorsqu'elle se laisse aller à un défilé d'images déformantes — est à coup sûr un moyen trop peu subtil pour ne pas faillir à l'exigence de qui a ressenti les vibrations sans voix de l'instant présent, de l'instant à saisir. Homme le plus léger, le plus transparent, le plus perméable aux infimes frissons des choses muettes, le poète est pourtant sans cesse entravé dans son aspiration : bien qu'il soit parfaitement oublieux de lui-même, détaché des apparences du monde, il demeure encore à l'affût du verbe.

La parole est l'ultime leurre, le paradoxe du poète. Quand bien même l'homme en lui cherche à être effacé, le poète ne peut pas renoncer à exprimer d'abord le désir de cet effacement. Réceptacle malléable des événements fugitifs, le poète ne peut pas s'empêcher de les détourner de leur orientation propre, d'intervenir pour modifier leur cours. Ainsi transforme-t-il chaque instant, tout ce qui est né pour disparaître, en un ton, en une cadence sourde qui finiront par l'amener à un mot, à l'enchaînement des mots dont les entrelacs produiront une image fixe, durable, artifice qui sera à l'opposé de l'instant vécu.

La parole vient toujours mal à propos, parce qu'elle articule et fragmente ce qui, à l'origine, a été indistinct. Elle trouble la vue, perturbe la simplicité de la vision, sépare et échelonne ce qui a été une clarté, ou une obscurité, sans mélange. Cependant, le travail poétique une fois achevé, il peut se produire un retournement inattendu, un autre paradoxe qui vient annuler le premier : cet amas incongru des mots, des éléments disparates, qui est le texte poétique, peut à son tour devenir une sorte de volume compact, insécable ; comme un espace de résonance, parfaitement accordé aux vibrations de l'univers, où la parole n'est que fluidité.

Pourrait-on alors espérer qu'au sein même du langage commun, il existe une parole à part, la parole poétique qui, non soumise à la loi générale, puisse, après avoir clairement

retenti, retourner dans l'indistinct ? Peut-il y avoir une parole qui ne laisse pas de traces ?

Il y a des moments où je crois en cette éventualité ; mais le plus souvent je me demande si elle n'est pas, elle aussi, une illusion particulièrement tenace. Je n'arrive pas à trancher entre ces deux interrogations, contraires : peut-on attribuer à la poésie un pouvoir magique, quasi absolu, ou bien, doit-on la tenir non seulement pour une futilité, mais encore pour un obstacle réel à tout entendement direct ? Et pourtant, dès lors que j'ai épuisé tous les arguments pour appuyer ou infirmer mes conjectures, je me retrouve invariablement en face d'une certitude incontournable : de quelque part, d'un lieu à moi inconnu, il me vient des mots surprenants, aux résonances familières et neuves. Leur surgissement obéit à un ordre que je ne saurais définir, mais qui se manifeste impérieusement dès que l'on essaie de se dérober, dès que l'on s'écarte tant soit peu de l'itinéraire par lui indiqué.

A la fin, sans savoir ni comment ni pourquoi, je dois admettre qu'à côté de la parole profane, insignifiante, tribulaire de l'accidentel, il existe une parole poétique, la seule dont le mouvement soit entièrement libre, parce qu'indépendant de ma volonté. Je ne puis l'évoquer qu'en des termes imprécis et vagues. Cette parole-là est ce qui me dépasse, ce qui me précède vers les lieux où je pourrai franchir mes limites. Elle a partie liée avec des rythmes que je n'ai pas inventés, elle éveille des échos où se répercutent des sonorités que je n'ai jamais entendues. Elle n'a d'autre but qu'être à l'unisson avec l'intermittente durée de ce monde.

Il se peut que la parole poétique soit un moyen parmi d'autres, une voie parmi celles, innombrables, qui mènent vers l'accomplissement, vers l'abolition de toute distance entre moi et autrui, entre moi et le monde. Il se peut aussi qu'elle soit le moyen par excellence. Avec ses apories et ses contradictions, elle correspond finalement, mieux qu'aucun autre véhicule connu, à l'alternance des extrêmes, ce mouvement porteur du monde, où le noir et le blanc sont réconciliés enfin ; à ce jeu incessant entre l'affirmation et l'oubli, dont l'enjeu est le moi du poète.

Et s'il y a un signe distinctif entre la parole profane, creuse, et la parole poétique se muant en plénitude, il consiste peut-être en ceci : dans la langue des poètes chacun des vocables porte en lui la charge impondérable d'un silence continu, harmonieux, qui est le contrepoint du bruit provoqué par le verbe. Chaque mot, chaque particule sont ancrés dans un espace qui est au-delà des mots. C'est pourquoi, me semble-t-il, dans la poésie, ce miroir du silence, se réalise une communion directe entre les diverses faces d'un même univers, entre des éléments si différents que, en aucun autre lieu, ils n'auraient de chance de se rencontrer.

Comme si la poésie était une commune mesure de l'incommensurable, ou encore, un paradoxe résolu dans un éclair brusque.

Une chose très simple, que je renonce à comprendre, qui, en revanche, ne cesse pas de me surprendre, pour m'inquiéter autant que pour me ravir.